

Mémoire et Durée

La « *mémoire* » est une puissance de l'âme admirable, parce qu'elle transcende et spiritualise l'espace, en conférant aux corps qu'elle connaît ou qu'elle imagine, une existence incorporelle ; mais elle est une puissance de l'âme encore plus admirable, parce qu'elle transcende et spiritualise le temps et fait participer les images à sa durée intérieure. Il n'est pas sûr que l'objet de la « *mémoire* », (quoiqu'en dise le plotinien timide, qu'est Licentius, dans le dialogue « *De ordine* »), soit le passager, le changeant ; Augustin affirme le contraire, dans sa réplique à Nébridius : « il faut remarquer avant tout, lui écrit-il, que ce n'est pas seulement des choses passagères dont nous nous souvenons, mais encore et la *plupart du temps*, de celles qui demeurent¹ ». Quoi qu'il en soit, pour le moment, de cette affirmation, qui pose à nouveau le problème de la réminiscence, même quand son objet est vraiment le passé, la « *mémoire* » a pour fonction de le rendre présent, en retenant en elle, le temps qui s'écoule en dehors d'elle, en faisant participer à sa vie spirituelle les instants volatiles, en donnant un peu de son être à leur fantôme insaisissable. En d'autres termes, elle garde *présente*, au fond de l'âme, les images de ses visions passées, afin de les tenir présentes, suivant les occasions, au regard de l'âme ; et, à ce double titre, elle joue un rôle primordial. à la fois dans la vie inconsciente et dans la vie consciente de l'âme.

*
* * *

Dans la même lettre à Nebridius, Augustin emploie cette formule, impossible à traduire littéralement, mais qui exprime bien l'appréhension du passé par la « *mémoire* » : la « *mémoire* », dit-il, en substance revendique pour elle le pouvoir vigoureux de s'emparer du passé (*præteriti temporis... tenacitatem*), ou, comme on dit vulgairement, de le *retenir*².

1. Primum ergo videndum est non nos semper rerum prætereuntium meminisse, sed plerumque manentium. *Epist.* VII, 1.

2. Quare, cum sibi memoria præteriti temporis vindicet tenacitatem ; constat eam tamen partim eorum esse quæ nos deserunt, partim eorum quæ deseruntur... In utroque tamen genere horum, præteritum tempus memoria tenet. *Ibid.*

Et ce rapt, principe de toute une métamorphose mystérieuse, commence dès la sensation. Sans la « mémoire », toute perception est impossible.

Augustin met en lumière cette vérité fondamentale, en analysant l'audition d'une hymne ambrosienne qui lui est particulièrement chère : (« *Deus creator omnium*³ »). Pour entendre des rythmes sonores, il faut nécessairement se souvenir, sinon leurs articulations et leurs intervalles nous échapperaient dans leur rapide succession : une syllabe, si brève soit-elle, explique-t-il, au moment où elle commence et finit, résonne au moins en deux temps, différents ; elle est instable ; elle évolue dans un espace de temps mobile, de son début par son milieu, vers son terme ; ses trois parties sont successives, non simultanées ; l'oreille ne peut les percevoir qu'une à une ; pour les percevoir en même temps, il nous faut l'aide de la « mémoire » qui stabilise le mouvement correspondant produit dans l'âme, qui le fait demeurer en elle, (« *maneant* ») c'est-à-dire qui le fait durer en dedans, alors que le mouvement physique qui l'a produit s'est instantanément évanoui en dehors. « Pour entendre même la plus brève syllabe, l'intervention de la « mémoire » est indispensable, pour que, au moment où résonne, non plus le début, mais la fin de la syllabe, le mouvement produit dans l'âme par le début persiste ; sinon, nous pouvons dire que nous n'avons rien entendu⁴. » Étrange renversement des données psychologiques ! L'image qui a pour condition la sensation devient la condition de la sensation même. « Mais si cette analyse de l'audition d'une simple syllabe brève paraît subtile à certains, chacun reconnaîtra que l'audition de deux syllabes successives requiert évidemment le concours de la « mémoire » ; car la seconde ne résonne pas en même temps ; qui peut l'entendre en même temps⁵ ? » La sensation pure s'accomplit dans l'instantané, elle serait fragmentaire et inintelligible, sans la « mémoire ». On peut comparer cette puissance amplifiante de la « mémoire » dans le temps, à celle des yeux dans l'espace. Nos pupilles, aux dimensions si exigües qu'elles correspondent à un lieu infinitésimal, par la vivacité qu'elles tiennent de l'âme qui vivifie le corps dont elles font partie, projettent des rayons lumineux, susceptibles de dominer et d'embrasser de vastes intervalles de lieu qui les entourent et les dépassent. De même, la « mémoire », qui est, « pour ainsi dire, la lumière des intervalles de durée, embrasse ces sortes d'espaces temporels, dans la mesure où elle

3. Cf. *De musica*, L. VI, VI, 16 sq.

4. *Quamlibet enim brevis syllaba, cum et incipiat et desinat, alio tempore initium ejus et alio finis sonat... In audienda itaque vel brevissima syllaba, nisi memoria nos adjuvet, ut eo momento temporis qui jam non initium, sed finis syllabæ sonat, maneant ille motus in animo, qui factus est cum initium ipsum sonuit, nihil nos audisse possumus dicere. De musica, L. VI, VIII, 21. (B.A., t. 7, p. 402.)*

5. *Quod si de una syllaba brevi minus sequitur mens tardior quod invenit ratio, de duabus certe nemo dubitat, quin eas simul nulla anima possit audire. Non enim sonat secunda nisi prima destiterit : quod autem simul sonare non potest, simul audiri qui potest ? Ibidem (B.A., p. 404.)*

peut, en quelque manière, jaillir, se projeter, — (le mot « *extrudi* » est difficile à traduire exactement) — dans son domaine, qui est le domaine incorporel, spirituel, donc transcendant au temps physique, comme à l'espace physique⁶ ». Cette comparaison très suggestive avait déjà servi à montrer que la « *mémoire* » incorporelle était capable de dépasser et d'êtreindre — (toujours dans son domaine, bien qu'Augustin n'use pas alors de cette expression) — les corps les plus nombreux et les plus vastes ; car plus une pupille est vive et plus elle est élevée dans les airs, comme celle de l'aigle, plus largement et parfois plus finement, elle découvre les horizons et leurs détails. De même, pour percevoir des corps volumineux et savoir s'ils sont ronds ou carrés et doués de telle propriété, il faut que les yeux en suivent tous les contours ou simultanément les enveloppent ; ou, — ce qui est plus habituel et plus naturel — il faut que la « *mémoire* » retienne ce que les yeux discernent progressivement dans ces objets ; il faut qu'elle en tienne, au regard de l'esprit, les images successives, donc, qu'elle retarde, arrête, ou prolonge l'évolution de cette perception dans le temps, et, par suite, de cette perception du temps (« *aliqua mora temporis* ») ; bref, qu'elle lui confère une sorte d'étendue spirituelle : (« *certum spatium temporis* »)⁷.

Nous saisissons déjà, dans ce fait banal et réduit, le privilège de la « *mémoire* », dont la vigueur est suffisante pour ralentir, détourner et renverser le cours du temps, en le transposant et en le transfigurant sur le plan de l'esprit qui dure, sans commune mesure avec le plan des corps qui passent. Pour bien comprendre, — autant qu'on peut le comprendre — cette transformation spirituelle opérée par l'âme, il importe d'approfondir la nature du temps extérieur qui mesure l'histoire du monde et notre propre histoire. Augustin le fait, à plusieurs reprises, en particulier dans *La Cité de Dieu*, les *Confessions* et les livres sur la *Genèse*.

*
* *

On a défini le temps comme la mesure du mouvement : cette définition est inexacte, car le mouvement peut cesser, tandis que le temps continue de s'écouler ; cependant, le temps ne pourrait exister sans le mouvement d'une créature corporelle ou spirituelle, car en Dieu qui l'a

6. Ut igitur nos ad capienda spatia locorum diffusio radiorum juvat, qui e brevibus pupulis in aperta emicant... ; ut ergo eorum effusione adjuvamus ad capienda spatia locorum, ita memoria, quod quasi lumen est temporalium spatiorum, quantum in suo genere quodammodò extrudi potest, tantum eorumdem spatiorum capit. *Ibid.*

7. ...nonne ipsi existimandi sunt per certum spatium temporis tendi?... Si quidem nec in ipsis corporum formis quæ ad oculos pertinent, possumus rotunda vel quadra... judicare et omnino sentire, nisi ea ob oculos versemus : cum autem alla pars aspicitur, si exciderit quod est aspectum in alla, frustratur omnino iudicantis intentio, quia et hoc aliqua mora temporis fit ; cui variatæ opus est invigilare memoria. *Ibid.* (B.A., p. 404-406.)

créé, règne l'éternité, dont il n'est que le vestige ou le signe. « Les temps ne seraient rien sans le mouvement des corps, par où ils deviennent plus manifestes pour les hommes » ; en particulier, le mouvement des astres. « Par suite, il y a lieu de se demander, si, en dehors du mouvement des corps, le temps peut exister sans le mouvement d'une créature incorporelle, telle que l'âme, et l'esprit qui se meut, en fait, dans ses pensées⁸, et, par ce mouvement même, distinguer l'avant et l'après qui ne peuvent se concevoir sans intervalle de temps. » Ainsi, dès l'origine, existait une créature qui éprouvait le temps et le poussait dans ses mouvements incorporels.

Il a fallu « le mouvement de créatures, corporelles ou spirituelles, pour que le temps pût exister, c'est-à-dire, pour que l'attente de l'avenir s'insinuât par le présent dans le passé, car l'essence du temps, — si tant est que l'on puisse parler de l'essence d'une chose éphémère — consiste dans ce passage sans cesse renouvelé du futur immédiat dans le passé immédiat par le présent médiateur⁹ ». A vrai dire, le temps est insaisissable, parce qu'il ne fait que passer et que passer très vite, au point qu'il semble *courir, voler*, « le temps que l'on vit diminue d'autant la vie et n'est qu'une course vers la mort ; en fait, tout vivant est un mourant, puisque, dès l'origine, la mort entame sa vie¹⁰ ». Si l'on analyse le temps qui s'écoule, on remarque que son essence consiste dans un changement perpétuel : « Le temps se résoud en une sorte de mouvement muable, dont une partie passe avant, une autre après, sans pouvoir jamais coexister¹¹ » ; du fait qu'une créature se meut et change, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, jamais à la fois, mais d'abord et ensuite, il se constitue un temps formé par des intervalles de durée plus ou moins longs, que l'on répartit, à la manière humaine, en trois phases solidaires et instables : l'avenir que l'on prévoit (« *prospicit* ») : le présent que l'on voit (« *aspicit* »), le passé que l'on revoit (« *respicit* ») ; et la pensée qui en suit l'évolution est aussi volubile et « *volage* » que lui : elle est sans cesse en mouvement¹².

8. Hæc enim tempora, si nullus motus corporum esset, nulla essent, et ipsa sunt hominibus manifestiora. Quod si admittimus, querendum est utrum præter motum corporum possit esse tempus in motu incorporeæ creaturæ, velut est anima vel ipsa mens. *De gen. imperf. liber*, III, 8.

9. Cf. *Confess.*, I, XI, xiv, 17 Præsens autem, si semper esset præsens nec in præteritum transiret, non jam esset tempus, sed æternitas. — Voir aussi *De civit. Dei*, I, XI, c. 7 : Tempora non fuissent, nisi creatura fieret, quæ aliquid aliqua motione mutaret.

10. Quidquid temporis vivitur, de spatio vivendi demitur ; et quotidie fit minus minusque quod restat ; ut omnino nihil sit aliud tempus vitæ hujus quam cursus ad mortem. *De civ. Dei*, I, XIII, c. 10.

11. Cf. *In psalm.* 38, n. 7 : Isti ergo dies non sunt : ante abeunt pene quam veniant ; et cum venerint, stare non possunt ; jungunt se, sequuntur se, et non se tenent.

12. (?) Voir même pensée dans *Confess.*, I, XI, xxviii, 37 : In animo... tria sunt ; nam et expectat et attendit et meminit, ut id quod expectat per id quod attendit transcat in id quod meminerit.

Comparé à l'éternité qui demeure immuable dans une stabilité toujours présente, le temps n'a aucune consistance, aucune essence, et même aucun existence, au sens vrai du mot. Il y a plus d'écart et de disproportion entre ce fini et cet infini, qu'entre une gouttelette d'eau et la mer en son entier ; car, essayer d'arracher à l'infini d'immenses lambeaux, ce n'est pas diminuer son infinité, tandis que retirer au fini les moindres parcelles, c'est commencer à l'anéantir ; en regard de ce qui ne commence pas et ne finit pas, ce qui commence et finit ne doit pas être tenu pour très peu de chose, mais en fait, pour rien¹³. Dans le cours du temps, il est évident qu'on ne peut saisir le passé qui n'est plus, ni l'avenir qui n'est pas encore ; mais, à y regarder de près, on se rend compte qu'en réalité le présent n'est pas plus saisissable : on ne peut parler de cent années présentes, ni d'une seule année présente, ni d'un mois, ni d'un jour, ni même d'un instant présent ; « chaque heure se volatilise en parcelles fugitives qui se divisent entre le passé et l'avenir ; le point du temps le plus infinitésimal reste encore divisible, ou n'a aucune extension de durée¹⁴ ». « Ainsi dans la course rapide des temps, on cherche le présent, on ne le trouve pas, parce qu'il est sans espace, ce passage du futur au passé¹⁵ ». C'est un passage mouvant, évanescent ; ce n'est pas un lieu de transit, mais une pure transition tellement vertigineuse qu'elle se subtilise dans cette coïncidence ou plutôt dans cette métamorphose de l'avenir en passé ; le présent n'est qu'un état, il n'est pas un acte ; il est, au sens étymologique du mot, « un phénomène », pourrait-on dire, une apparence encore plus qu'une apparition ; et, en définitive, il n'a pas plus d'être que le futur et le passé ; comme eux, il tend vers le non-être, vers le néant ; et l'on devrait l'appeler le « *passant* », de même que l'avenir le « *passable* » avant qu'ils ne deviennent, l'un et l'autre, le « *passé* » ; pour saisir le temps, il importe peu de le diviser et de le subdiviser à l'infini ; sa parcelle la plus ténue sera encore divisible ou échappera à la saisie des sens et de l'esprit. Le mythe antique du fuseau symbolise ce mouvement incessant des trois phases du temps, qui ne s'unissent qu'en se dissolvant, et ne se suscitent alternativement qu'en se détruisant mutuellement.

*
* *

Pour trouver une prise sur le temps dans lequel nous sommes impliqués et emportés, il faut, d'une certaine manière, en sortir et le dominer ; il faut se hausser vers l'éternité en s'étirant dans la durée. Dieu dirige

13. Cf. *De civit. Dei*, L. XII, c. 12 : ...omnia seculorum spatia definita, si aeternitati interminatae comparantur, non exigua existimanda esse, sed nulla.

14. Cf. *In psalm.* 38, n. 7 : Da mihi horam... Nec quod praeteriit mihi potes dare, qui jam non est, nec quod restat, quia nondum est.

15. Ita etiam in transcurso temporum queritur praesens, nec invenitur : quia sine ullo spatio est, per quod transitur ex futuro in praeteritum. *De civit. Dei*, LXIII, c. XI.

et mesure le temps, parce qu'il en est totalement indépendant : « De même qu'il connaît les temps sans aucune « notion » temporelle, il meut les choses temporelles sans aucune « motion » temporelle¹⁶ ». Il domine le mouvement par l'immutabilité, la succession par la simultanéité, la multiplicité par l'unité, le passé par le présent, le temps par l'éternité. Il vit de l'esprit parce qu'il est esprit. Ainsi l'homme ne peut saisir le temps par son corps qu'il use mais par son âme, par son esprit, par sa conscience qui peut s'en libérer. Si les corps se meuvent dans le temps, et dans l'espace, l'âme se meut seulement dans le temps, par ses souvenirs et ses oublis, sa science et son ignorance, son oisiveté et son énergie¹⁷ ; et ce mouvement incorporel de l'âme a l'avantage d'être relativement continu, de durer dans une certaine mesure, grâce à la vie de l'esprit ; et si des mouvements différents se tiennent en se succédant, la « mémoire » peut prolonger tel ou tel d'entre eux, et, en quelque manière, l'immobiliser ; elle peut tenir présents le passé et l'avenir, étendre le présent et lui donner une existence spirituelle, sur le modèle de l'éternel qui mérite seul le nom de « présent ».

Aussi dit-on, à juste titre, que la « mémoire » a pour fonction de retenir : en effet, tout d'abord, elle retient le passé dans son présent intime ; sans elle, il serait impossible de percevoir le moindre mot, le moindre chant ; toute sensation suppose une image : « si l'esprit ne formait instantanément en lui-même l'image de son perçu par les oreilles, et ne le retenait pas en sa « mémoire », il ne pourrait pas, en entendant la seconde syllabe, savoir que c'est la seconde, puisque la première n'existerait déjà plus pour lui et aurait passé, en même temps que le choc, dans l'oreille ; ainsi, tout entretien, toute cantilène, enfin tout mouvement corporel dans nos actions tomberait en lambeaux et ne permettrait aucun progrès, si l'esprit ne retenait de « mémoire » les actes corporels accomplis, pour enchaîner les derniers aux premiers dans l'action¹⁸. » Or, ces mouvements, l'esprit ne peut les retenir par la « mémoire », tant qu'ils ne sont pas transformés en images, littéralement : « tant qu'ils ne sont pas imaginés par lui et en lui ». Les images des mouvements futurs préviennent la fin de nos actes. « En effet, que faisons-nous par le corps que l'esprit n'ait préalablement organisé dans sa pensée, et en prévoyant lui-même et en disposant d'une certaine manière les images de toutes les œuvres visibles¹⁹ ? »

16. Cf. *De genesi ad litt.*, I. VIII, xxiv, 45 : *Moventur autem ejus (i.e. Dei) imperio etiam temporaliter, illo non temporaliter moto.* — Voir aussi *Ibid.*, xxv, 47 et xxvi, 48.

17. Cf. *De genesi ad litt.*, I. VIII, xx, 39 : *...per tempus movetur animus, vel reminiscendo quod oblitus erat, vel discendo quod nesciebat, vel volendo quod nolebat.*

18. *Item in auditu, nisi auribus perceptæ vocis imaginem continuo spiritus in seipso formaret, ac memoria retineret, ignoraretur secunda syllaba utrum secunda esset, cum jam prima utique nulla esset, que percussa aure transisset : ac sic omnis locutionis usus, omnis cantandi suavitas, omnis postremo in actibus nostris corporalis motus dilapsus occideret ; neque ullum progressum nancisceretur, si transactos corporis motus memoriter spiritus non teneret.* *De genesi ad litt.*, I. XII, xvi, 33.

19. *Quid enim agimus per corpus, quod non cogitando præoccupaverit spiritus, omniumque*

Telle est la merveille qu'accomplit la « mémoire » : elle nous permet de capter au dedans le temps que nous ne pouvons capter au dehors ; elle nous permet de le saisir comme présent en nous, comme réellement et spirituellement présent ; elle rend présents le passé et l'avenir, quand nous pensons à eux, à sa lumière : racontons-nous une histoire, de notre « mémoire » sortent, non pas les réalités mêmes (elles n'existent plus) mais les mots conçus d'après les images de ces réalités qui, en impressionnant nos sens, ont laissé dans notre âme, leurs vestiges (« *vestigia* »)²⁰, notre enfance s'est évanouie avec le passé ; et cependant nous la revoions dans le moment présent, à travers son image qui subsiste dans notre « mémoire²¹ ». Il en est de même quand nous envisageons l'avenir : nous voyons ses signes et ses causes dans le présent ; « quand, par exemple, j'annonce d'avance le lever du soleil, je ne le vois pas, mais je vois son image, ainsi que l'aurore : je l'imagine en esprit »²².

Il n'y a donc pas trois espèces de temps, car on ne peut voir que ce qui est ; or, ce qui est ne peut être que présent. Il y a tout au plus trois aspects du présent : « le présent du passé », le « présent du présent », le « présent du futur » ; et chacun de ces présents est, en fait, un état d'âme, puisque le premier est « mémoire » ; le second, « intuition » ; le troisième « attente »²³. Et, à vrai dire, tous les trois, supposent l'activité de la « mémoire » ; nous ne mesurons, en effet, le temps que lorsqu'il passe (« *prætereuntia... metimur* ») ou plutôt quand il ne passe pas, quand il demeure, quand, en se détendant, l'esprit l'étend sur lui (« *distensionem animi* »)²⁴. Pendant que les vers et les strophes de l'hymne ambrosienne se succèdent et s'évanouissent dans les airs, la « mémoire » retient une série d'images auditives et les immobilise sous l'œil de l'esprit, en les étalant pour ainsi dire à son regard ; ce ne sont pas les syllabes sonores que nous mesurons dans le temps et l'espace physiques, mais l'impression que nous en gardons à leur passage et qui demeure fixé dans notre « mémoire »²⁵ ; nous évaluons notre état d'âme (« *affectionem* »), durable (« *manet* »), et actuellement présent à notre conscience (« *præsentem* »)²⁶.

visibilibus operum similitudines in seipso primitus viderit, et quodammodo disposerit ?
Ibidem.

20. Præterita cum vera narrantur, ex memoria proferuntur non res ipsæ, quæ præterierunt, sed verba concepta ex imaginibus earum, quæ in animo velut vestigia per sensus prætereundo fixerunt. *Confess.*, L. XI, XVIII, 23.

21. Imaginem vero ejus (i.e. pueritiæ), cum eam recolo et narro, in præsentî tempore intueor, quia adhuc est in memoria mea. *Ibid.*

22. Intueor auroram : oriturum solem prænutio... tamen etiam ortum ipsum nisi animo imaginarer, sicut modo cum id loquor, non eum possem prædicere. *Ibid.*, XVIII, 24.

23. Fortasse proprie diceretur : tempora sunt tria, præsens de præteritis, præsens de præsentibus, præsens de futuris. Sunt enim hæc in anima tria quedam, et alibi ea non video, præsens de præteritis, memoria, præsens de præsentibus, contuitus, præsens de futuris, expectatio. *Confess.*, L. XI, XX, 26.

24. Video igitur tempus quamdam esse distensionem. *Confess.*, L. XI, XXIII, 30.

25. Non ergo ipsas (syllabas), quæ jam non sunt, sed aliquid in memoria mea metior quæ infixum manet. *Ibid.*, XXVII, 35.

26. In te, anime meus, tempora metior... Affectionem, quam res prætereuntes in te faciunt



C'est ainsi que la « *mémoire* », en recueillant successivement et fidèlement les sons d'une mélodie, sous forme d'images, crée une continuité, non seulement entre les sons passés, et les sons présents, mais encore entre les sons présents et les sons futurs, par une double extension qui d'un côté prolonge et de l'autre anticipe ; elle fait durer dans l'âme la mélodie qui s'éteint dans l'air, dans la bouche et dans l'oreille, à mesure qu'elle se déroule ; d'une part, elle retient ceux qui s'écoulent ; d'autre part, elle prévoit ceux qui suivent. Elle permet à la fois la « *souvenance* » et la « *prévoyance* » ; bien plus, elle permet la « *prévoyance* », grâce à la « *souvenance* » : il est facile de l'expérimenter au cours de n'importe quel chant ou de n'importe quel discours : le champ de vision découvert par la « *mémoire* » n'est pas simplement le passé, ni même le présent, c'est en outre l'avenir : les préfixes qui commencent les verbes et les substantifs de l'explication augustinienne l'attestent d'eux-mêmes : « *pro-videntia* », « *pro-visum* », « *pro-spectus* », « *pro-feratur* », « *præ-dicari* », « *præ-meditatio* », « *præ-sentiens* »²⁷. Ce n'est pas avec les choses futures que nous imaginons les choses passées, mais avec les choses passées que nous devinons les choses futures²⁸. Ce tour de force de la « *mémoire* » nous confond, mais il est certain qu'il s'accomplit dans notre esprit et par notre esprit²⁹.

La « *mémoire* » est une puissance spirituelle qui étend à sa mesure et hausse à son niveau les images dans la durée de l'âme. Elle est une force qui arrête le cours du temps, le stabilise ; plus exactement, qui prélève sur le cours du temps, un double spirituel qu'elle étale de son mieux à la vue de l'esprit ; c'est une force de synthèse qui réunit dans une même intuition permanente les trois phases éphémères et volubiles du temps : passé, présent et avenir ; et cet effort dirigé, cette tension spirituelle ou cette « *intention* », au sens étymologique du mot (« *intentio* ») a été symbolisé par la mythologie ancienne dans le personnage de Janus, ce dieu à double visage, qui regarde le monde dans deux directions opposées, c'est-à-dire, l'origine et la fin des choses, bien que Terminus, son voisin, envisage particulièrement la fin, et qu'il eût été plus logique de les atta-

et, cum illæ præterierint, manet, ipsam melior præsentem, non ea quæ præterierunt ut fieret. *Ibid.*, xxvii, 36.

27. Quod licet experiri in eis dictis vel canticis, quorum seriem memoriter reddimus. Nisi enim prævideremus cogitatione quod sequitur, non utique diceremus. Et tamen ut prævideamus, non providentia nos instruit, sed memoria. Nam donec finiatur omne quod dicimus, sive canimus, nihil est quod non provisum prospectumque proferatur. Et tamen cum id agimus non dicimur providenter, sed memoriter canere vel dicere ; et qui hoc in multis ita profertendis valent plurimum, non solet eorum providentia, sed memoria prædicari. *De Trinitate*, I, XV, VII, 13.

28. Nec ex futuris præterita, sed futura ex præteritis... conjicimus. *Ibidem*.

29. Fieri ista in animo vel ab animo nostro novimus, et certissimi sumus. *Ibid.*

cher ensemble. Quoiqu'il en soit, de ce mythe, il reste vrai que, pour bien agir, il faut considérer à la fois le principe et le terme de son action : car on ne peut prévoir la fin, sans tenir compte du commencement ; par suite, pour voir en avant, l'esprit doit lier en se tendant, grâce à la « mémoire » qui voit en arrière ; autrement dit, sa vision dans le présent, éclaire une prévision de l'avenir, à la lumière d'une révision du passé³⁰ ; car celui qui oublie ce qu'il a commencé devient incapable de le terminer.

C'est cette extension de l'esprit, cette projection lumineuse de la « mémoire » (« *lumen temporalium spatiorum* »), qui nous permet de donner une existence et une mesure, même au silence, car il dure comme la voix, et quand nous le comparons, au point de vue de la durée, nous faisons effort d'attention, et dans notre pensée, nous imaginons une voix qui retentit encore, pour mesurer les intervalles des silences correspondant ou équivalent (« *quasi sonaret* »)³¹. La pensée, par sa tension, son énergie spirituelle, transpose en elle le temps et crée dans sa propre durée une équivalence qu'elle peut librement et longuement mesurer : sans remuer nos lèvres, par une sorte de voix intérieure, il nous est possible de réciter poèmes, vers ou discours ; de même qu'avant d'émettre une phrase assez longue, il est bon de la préparer, de l'évaluer, et de la déterminer dans notre langage intérieur, de confier ce calcul à notre « mémoire », avant de proférer la parole conformément aux proportions voulues : cette préméditation présente (« *præmeditando* »), permet l'action future (« *perducatur* »). C'est en l'âme que s'opère la connexion et la synthèse intimes des trois modes du temps : passé, présent, avenir ; parce que dans l'attention présente, le futur s'écoule dans l'avenir (« *præsens intentio* »)³².

Cette formule capitale, qui résume la puissance de l'âme sur le temps et sur sa durée, se retrouve dans plusieurs explications philosophiques. Déjà dans le « *De immortalitate animæ* », Augustin souligne que, par sa tension — « *intentio* » — (et ce terme a une très grande portée), l'esprit est capable de garder à la fois le souvenir des choses passées et l'attente des choses futures, parce qu'il est doué d'une vitalité profonde, d'une vie spirituelle, — cela va sans dire — et d'une vie immortelle (comme il s'efforce de le prouver)³³ ; dans cette concentration de l'esprit, ces deux aspects complémentaires du temps, dont l'un semble vivre de la mort d'

30. Cf. *De civitate Dei*, I, VII, c. 7 : Unde necesse est a memoria respiciente prof connectatur intentio.

31. Nonne cogitationem tendimus ad mensuram vocis, quasi sonaret, ut aliquid de int silentiorum in spatio temporis renuntiare possimus ? *Confess.*, I, XI, xxvii, 36.

32. Si voluerit aliquis edere longiusculam vocem et constituerit præmeditando, quam longa futura sit, egit utique iste spatium temporis in silentio memoriæque commendans cepit edere illam vocem... Nam quod ejus jam peractum est, utique sonuit, quod autem restat, sonabit atque ita peragitur, dum præsens intentio futurum in præteritum trajicit deminutione et futuri crescente præterito, donec consumptione futuri sit totum præteritum. *Ibidem*.

33. Potest enim (animus) in hac intentione simul et memoriam præteritorum et expectationem futurorum habere, quæ omnia sine vita esse non possunt. *De immortalitate animæ*, III, 4.

l'autre, subsistent dans l'aspect central qui les relie et, mieux, les unit. Ainsi peut-on dire que s'opère dans le mouvement de la pensée alimentée par la « mémoire », cette évolution et cette fusion du passé, du présent, et de l'avenir.

*
* *

Nous trouvons dans le livre XI des *Confessions*, l'explication psychologique et même métaphysique de cette opération sublime. L'avenir ne peut se consumer et le passé s'enrichir que parce que trois opérations essentielles coexistent dans l'esprit : attente, attention et souvenir. — Voilà l'explication psychologique. — Mais l'avenir et le passé ne peuvent « coexister » que parce que présentement ils « existent » et qu'ils participent à la vie actuelle de l'âme qui les soutient ; en effet, l'avenir qui, physiquement, n'existe pas encore, spirituellement est déjà dans l'esprit qui, en l'attendant, l' « imagine »³⁴ ; de même, le passé qui, physiquement, n'existe plus, spirituellement existe encore dans l'esprit qui s'en souvient³⁵. Ni l'avenir, ni le passé ne sont longs, mais seulement leur attente ou leur souvenir : ils tiennent tout leur être, si l'on peut dire, de l'esprit qui les engendre et les nourrit de sa propre substance.

Voulons-nous fredonner un air connu ? avant de l'articuler, nous tendons l'esprit vers l'ensemble des notes grâce à l'attente (« *expectatio tenditur* ») ; et à mesure que nous le modulons, notre « mémoire » le recueille en se tendant elle aussi (« *tenditur et memoria* ») ; mais cette double tension n'est possible que par une troisième qui en assure la force et la continuité : c'est l'attention présente (« *præsens... adtentio* »)³⁶. Cet effort intellectuel qui maintient le contact entre le futur et le passé, et qui permet la transformation de l'une en l'autre, est la gloire de l'esprit humain et mesure sa puissance : il est signifié par ces synonymes : « *tenditur* », « *distenditur* », « *attenditur* », « *intenditur* » ; plus l'esprit se tend et se concentre, plus il peut embrasser un champ visuel étendu, plus il peut pénétrer l'intérieur des réalités qu'il embrasse ; celui qui pourrait considérer d'un même coup d'œil aigu, c'est-à-dire dans la même intuition instantanée, non plus seulement l'ensemble d'une cantilène ou d'un cantique, ni même une action de large envergure, mais toute sa vie

34. Quis igitur negat futura nondum esse ? Sed tamen est adhuc in animo memoria futurorum. *Confess.*, XI, xxviii, 37.

35. Non igitur longum tempus futurum quod non est, sed longum futurum longa expectatio futuri est, neque longum præteritum tempus, quod non est, sed longum præteritum longa memoria præteriti est. *Ibid.*

36. Dicturus sum canticum quod novi : antequam incipiam, in totum expectatio mea tenditur, cum autem cœpero, quantum ex illa in præteritum decerpsero, tenditur et memoria mea, atque distenditur vita hujus actionis meæ in memoriam propter quod dixi et in expectationem propter quod dicturus sum : præsens tamen adest adtentio mea, per quam trajicitur quod erat futurum ut fiat præteritum. *Confess.*, I, XI, xxviii, 38.

d'homme, bien mieux, toute l'histoire de l'humanité, celui-là jouirait d'une merveilleuse « mémoire » et ferait preuve d'une étonnante perspicacité³⁷.

C'est le souhait de tout homme avide de repos et d'éternité : c'est le soupir ardent d'Augustin, fatigué de la mobilité de la pensée et des vicissitudes du temps qui la contaminent³⁸. La pensée qui pourrait ainsi s'élever jusqu'au plan de l'éternité verrait qu'en celle-ci tout est présent à la fois et que tout l'avenir et le passé temporels tiennent leur existence de l'éternel présent, leur création (« *creari* ») et leur évolution (« *excurrere* »)³⁹. Si physiquement, le passé et l'avenir tiennent leur être de l'éternité de Dieu, spirituellement, ils le tiennent de la durée de l'âme, de sa « mémoire », au service de son intelligence. Somme toute, la durée psychologique est intermédiaire entre le temps physique et l'éternité divine ; et l'idéal pour l'âme humaine est d'étendre et d'étirer de plus en plus sa durée intérieure vers l'éternité supérieure.

*
* *

La mythologie antique, citée avec quelques réserves, sinon avec quelque dédain, par Augustin, sur l'origine de la musique, confirme cette tendance. Comme ce que voit l'esprit est toujours présent et considéré, ainsi que les nombres, comme immortels, et que, par ailleurs, le son, phénomène sensible, s'écoule dans le temps passé et s'imprime dans la « mémoire », la raison aurait suggéré à ses amis, les poètes, que les Muses étaient filles de Jupiter et de « mémoire » et l'on aurait appelé spécialement « musique », l'art qui participe des sens et de l'intelligence⁴⁰. Mis à part le caractère fictif de cette interprétation, il reste que la « mémoire », — et l'exemple de la musique en est un excellent symbole — a le pouvoir de transformer ce qui passe en ce qui dure, de conserver le sensible, afin que l'esprit s'en serve pour atteindre l'intelligible et, en un certain sens, d'immobiliser le temps pour mieux tendre vers l'éternité.

Pour en revenir à l'analyse des vers iambiques chers à Augustin, la « mémoire » qui saisit au vol les rythmes musicaux d'un chant scandé dans le temps, les libère de leur ordre éphémère et rigide et les conserve

37. Et quod in toto cantico... hoc in tota vita hominis, cujus partes sunt actiones hominis, hoc in toto sæculo filiorum hominum, cujus partes sunt omnes vitæ hominum. *Ibid.*

38. Quis tenebit illud et figet illud, ut paululum stet et paululum rapiat splendorem semper stantis æternitatis? *Confess.*, L. XI, X, 13.

39. Et videat omne præteritum propelli ex futuro et omne futurum ex præterito consequi et omne præteritum ac futurum ab eo, quod semper est præsens, creari et excurrere. *Ibid.*

40. Et quoniam illud quod mens videt semper est præsens et immortale approbatur, cujus generis numeri apparebant; sonus autem quia sensibilis res est, præterfluit in præteritum tempus imprimiturque memoria, rationabili mendacio jam poetis favente ratione, Jovis et Memoriarum filias Musas esse confictum est. *De ordine*, L. II, XIV, 41.

dans un silence secret et profond, de manière qu'ils puissent être imaginés à loisir et ruminés à souhait, par la pensée réminiscente : ainsi l'esprit se nourrit-il d'images pour progresser dans la science et favoriser l'enseignement, quitte à revenir puiser à la source sensible les éléments qui feront anéantir l'oubli ; car pour rappeler les souvenirs, il faut les conserver ; de même que pour les conserver, il faut parfois les rappeler⁴¹.

Telle est la permanence de la mémoire au service de l'esprit ; elle a une force d'élasticité spirituelle qui retient, étend et stabilise le temps : elle est créatrice de durée.

M. MOREAU (*).

41. Aut si artificiosi et musici soni per moras temporum transeuntis numerositas comprehendatur, sine tempore stans in quodam secreto altoque silentio, tamdiu saltem cogitari potest quamdiu potest ille cantus audiri : tamen quod inde rapuerit, etsi transiens mentis aspectus, et quasi glutius in ventrem, ita in memoria reposuerit, poterit recordando quodammodo ruminare, et in disciplinam quod sic didicerit, trajicere. Quod si fuerit omnimoda oblivione deletum, rursus doctrina duce ad id venietur quod penitus exciderat, et sic invenitur ut erat. *De Trinitate*, I. XII, xiv, 23.

(*) Cet article est extrait d'une thèse sur *La mémoire selon saint Augustin* que l'auteur, surpris par une mort prématurée (1954), n'a pu publier.